

# Congre



Jérôme Cé

Copyright © 2021 Jérôme Cé

Photo Dieter Fellmann/Pixabay

Tous droits réservés.

*Pour celles et ceux du Tiers-Livre.*



Prédateur de nuit caractérisé par ta voracité, tu te rassasies de poissons, de crustacés et de céphalopodes. Tu te caches le jour. Tu te déplaces lentement, mais tu attaques par surprise. Tu peux aussi te nourrir de cadavres. Tu avales d'un seul coup ou déchiquettes tes proies par la violence des mouvements de ta face et de tes mâchoires. On sait peu de choses sur ta reproduction mais tes intestins dégénèrent puis, tu cesses de t'alimenter.

*d'après [https://fr.wikipedia.org/wiki/Congre\\_commun](https://fr.wikipedia.org/wiki/Congre_commun)*

## PREMIÈRE PARTIE

*« L'écriture se regarde écrire et ne parle que d'elle-même, de sa nature, de ses problèmes — son impuissance. »*

Cécile Wajsbrot

## Fabrique de Congre.

Devant l'écran, écouter les propositions en prenant notes dans le carnet. Compléter avec la page du site puis lire les extraits liés. La nuit du lendemain, quand tout dort, musique sur les oreilles, ouvrir le traitement de texte et écrire. Laborieux, pour des textes jamais longs. S'enfoncer à en oublier la musique mais, quand elle revient à l'attention, réaliser que l'aspiration par l'écriture diminue. Alors, soit tenter de replonger, soit décider d'arrêter. Les nuits d'après, reprendre le premier jet, le corriger, l'étiérer, le réduire, l'affiner, l'assouplir. En différé, revoir le « zoom » avant retravail par relecture à voix chuchotée puis dernière relecture en remontant par la fin. Ensuite, propulser sur blog avant le dimanche. Toujours cette « approche de la littérature par la pratique », avec la

lecture des textes appuis. Au début du cycle, s'interdire de lire les propositions des autres participant.e.s avant d'en avoir fini soi avec la consigne de la semaine. Attendre plusieurs textes accumulés pour s'autoriser et s'aventurer à lire les autres. Toujours très intimidé ; ne pas être à la hauteur, ne pas se sentir légitime. Aussi, cette surprise de recevoir des commentaires. Merci à vous toutes et tous les Tiers-Livres. À part vous, personne ne sait cet écrire dans la nuit. Mot clé retenu : « épaissir. » Épaissir les bouts de texte. Prendre dans le déjà écrit et le documenter. Dans l'esprit des propositions d'autres ateliers où creuser un lieu, une situation. Cette demande aussi d'amplifier, en dehors du texte principal, pour soi, un des personnages pour donner consistance, densité, épaisseur. Pour cette étape donc, l'effort d'écrire, au quotidien, sur sept jours. Ne pas trop lambiner. Le bout du lundi s'est vite imposé. Le mardi, deux autres rédigés. Problème pour le trois : hésitation puisque bout de texte do-

cumentaire souhaité mais sans faire du Wikipédia. S'autoriser à détourner. Éviter cette facilité du parodique/ludique ? Le mercredi reprise des premiers jets. Le jeudi, plus certain du choix des éléments à documenter et texte très incomplet. Retravail. Le vendredi, dans l'impossibilité d'écrire. L'accepter sans même penser aux quatre derniers textes à venir. Au soir du samedi, sur feuille, deux nouveaux premiers jets avec les deux derniers objets. Le dimanche, reprise ordi et chuchotement des feuilles. Enfin, retravail et modifications des parties déjà écrites pour tenter de donner cohérence. Sans doute un peu épaissi l'ensemble mais peut-être pas assez fatigué les bouts de textes de la semaine. Foster-Wallace pour les notes de bas de page ? Ne pas oublier les remerciements. La quatrième de couverture à envisager aussi puisqu'un livre est en train de se faire. Appris quoi depuis juin ? Ce qui s'écrit, ça accroche, ça racle encore beaucoup, c'est lourd mais au moins, ça existe. Sur-tout, installer l'écriture au quoti-

dien au lieu des seules séances du dimanche. Enjeu pour maintenant : s'y tenir. À vivre... Toujours si difficile d'écrire long. Alors, chaque nuit qui suit reprendre la version de la veille. Impression de le creuser ce bout, pas certain de l'avoir fatigué. Y revenir ? Quand même des liens entre les fragments : les personnages et surtout ce poisson qu'on trimballe depuis le prologue. Commencer par un bout puis en utiliser quatre et faire loupe sur les personnages écrits avant. Tout faire pour tenir à distance l'histoire à l'approche. Réalisé aussi que deux autres lectures en appui à ce qui s'avance ici. Quelqu'un arrive ? Quelqu'un revient. Revient vers des ruines, une ville, la steppe, l'enfance ? Partir du prologue. Trois versions ont précédé. Trop narratives ? Encore six autres tentatives à suivre mais rien de satisfaisant. Alors, revenir à la version de départ. Galère, entre autres, pour la ponctuation. Ne pas savoir où l'écriture embarque. Ne pas trop en dire, ne pas fermer de portes. Sur-tout, toujours cette impression de

ne pas assez fatiguer le bout de  
texte. Écrire ici aussi ce sentiment  
coupable de triche rapport au  
contrat de départ. Depuis le début,  
savoir - et garder pour soi - qui  
sont ce « il » et ce « elle ». Traînent dans des tentatives au fond  
de l'ordi. Facile d'avancer. Par  
contre, pas envie de les nommer, pa-  
reil pour la ville avec port. Modi-  
fier le prologue et brasser les cha-  
pitres. Un peu saignante cette  
phrase. En quête de cette force de  
percussion des mots. Doivent claquer  
et sonner familiers. Pareil avec ces  
infinififs pour trancher et puis le  
dur des « r » aussi. La violence des  
images avec ces yeux gobés, les cha-  
rognards qui éventrent et récurent.  
C'est par le cœur que commencent les  
agapes. Et puis le gabian, sonne  
moins cliché que les mouettes et  
autres goélands ? En faire un peu  
trop avec ce refus des fioritures et  
du propre ? Et puis cette voix/per-  
sonnage qui parle au présent, avec  
sa haine, non pas cette distance du  
« il » et des verbes au passé. Elle  
fait un peu tenir la phrase cette  
voix, pas besoin d'un avant ni d'un

après. Une force qui porterait tout le texte, mais incapable soi de tenir la distance. Ces phrases, ce texte, les vouloir chiens d'attaque à agripper, à sauter aux yeux du lecteur. À la relire, un peu bancale cette phrase menace : prétendre bouffer le cœur alors que pas encore éventré ? Elle s'emballe un peu la voix. À la relire encore, semble mauvaise réplique des Tontons Flingueurs. Pousser plus loin dans la forme ? Faire rougir le correcteur de l'ordi - il affiche parfois une vaguelette d'un de ces violets ! Cette posture « rebelle de la prose », ça donne : « Ton cœur je vais le bouffer, tes yeux les gober avant que les chiens à t'arracher la peau du ventre et les gabians à te récurer la carcasse bien en dedans. » Ce tic d'écriture pris avec les « à » + infinitif et ce « dedans » - pour ce dernier, pas moins de quinze occurrences dénombrées par la fonction recherche du PDF. Première nuit. Surligner les phrases qui pourraient faire l'affaire. En profiter pour débusquer fautes et retouches à prévoir. Dix-sept

phrases repérées. Deuxième nuit. Se dire que ces dix-sept forment poème en prose, carcasse du texte. Et si ne restait que ça sur le PDF ? Et justement ce que change la mise en page bloc paragraphe plutôt que vers libre avec ce blanc comme un temps<sup>1</sup> entre chaque phrase pour casser le rythme. Principe du tri entre phrases : le contenant plus que le contenu. En reste encore treize, puis comme ces émissions où les candidats sont éliminés sans pitié par les autres participant.e.s, accélérer et tomber à cinq puis vite à une. Comme une même voix parlée par celles et ceux déjà écrits. La confusion dans un flux. D'abord ce souhait d'essayer de truffer les bouts de textes déjà écrits avec des amorces de « non pas ». Mais, à relire, trouver là ce point d'insertion pour excroissance de « non pas ». Toujours donner de l'épaisseur au texte. Et, chaque jour, garder ce rythme d'écrire. Acquis ? Ne

---

1« Le blanc : plutôt du temps que de l'espace. » Claude Royet-Journoud *La poésie entière préposition* page 10

pas se fixer quarante minutes par séance mais viser au moins les mille mots sur la semaine. Alors, chaque nuit, amplifier par un épisode. Quand fini d'écrire celui du jour, effleurer en pensée là où l'écriture du lendemain ira creuser. Non seulement pas certain du lyrisme mais aussi de la lisibilité. Encore cette impression, depuis le début, de ne pas assez fatiguer ces bouts de textes. Alors, pour cette ascension/déchéance, tenter de l'étirer à défaut de l'épuiser - et le lecteur avec. D'abord quatre cents mots puis rien. Bien aimé la limite de cent du prologue ; ce conseil d'une Tiers-Livre : ne pas hésiter à surenchérir, donc objectif de mille mots. Et ce moment, grâce à la poussée du collectif, quand tout s'emballe, réaliser avant retravail qu'aligné bonus de cent. Amont d'écrire première nuit : après les tentatives d'épaississement et d'épuisement, tenter maintenant l'effondrement du texte. Ça tombe bien, souhait de tenir à distance la linéarité des bons vieux roman. « Pousser la syntaxe pour donner un côté performance ».

« Affirmer le texte en tant que forme ». À la lecture du site, cet ajout à la consigne de s'imposer quarante minutes d'écrire jour. Juste quand la vie rattrape de tous les côtés. Mais pas pensable pour toi de ne pas. En plus Thomas Bernhard en appui, alors s'y atteler à ces quarante minutes. Et puis les savoir bien nécessaires, ces bornes de temps ou de mots pour pousser l'écriture. Combien en quarante minutes ? Trouver un bout du texte et tirer jusqu'à le déplier pour tout renverser/effondrer. Désamorcer la routine d'un roman qui s'installe. Aval d'écrire première nuit : quarante minute pour trois cent trente-trois mots. Échec des cinq cents visés. Aussi, suite conseil « zoom », décision prise d'essayer de limiter le nombre d'adjectifs. Amont d'écrire deuxième nuit : rompre encore avec la linéarité, raconter déjà la fin entrevue, dénouer l'espèce d'intrigue à peine esquissée ? Impression que tout se mélange. Aval d'écrire deuxième nuit : quarante minutes pour quatre cent soixante et un mots. Ça ressasse pas assez. La-

borieux. Amont d'écrire troisième nuit : Néant. Aval d'écrire troisième nuit : quarante minutes pour deux cent six mots, ça grippe. Au fond d'un trou. Loin cette impression de dérouler comme pour les textes plus courts. Ici essayer de briser la narration en explicitant les bribes d'intentions. Écrire un synopsis ? Révéler l'intrigue ? C'est le suspense qui s'effondre mais pas le texte ! Travailler la forme ! Quoi écrire demain ? Relecture de la proposition sur le site : « Point de dépli d'une obsession. » Pertinence du choix du gosse et du galeux ? Rien d'une obsession qui permet ressassement. Celle de « il » pour « elle » ? Reprendre le déjà déposé. Amont d'écrire quatrième nuit : le rebond ? Pas convaincu. Ne pas trop penser à ça pendant la journée mais cette volonté de ne pas dévier, se coller à l'écran pour les quarante minutes, ne pas louper la séance, comme si tout en dépendait. Donc recentrer sur un ressassement. Tant pis pour les trois premiers jours d'écriture. Reste un peu d'épaisseur ? Revenir à l'obsession du pré-

posé au funiculaire. Aval d'écrire quatrième nuit : sur l'écran, au terme des quarante minutes, ce bloc de cinq cents mots. Amont d'écrire cinquième nuit : ne pas relire ce que déposé hier ; enchaîner. Aval d'écrire cinquième nuit : soixante minutes pour cinq cent soixante-huit mots. Écriture encore, le flux du préposé. Prolongement de ça lu chez Blanchot, des personnages comme « porteurs de parole ». Amont d'écrire sixième nuit : néant. Aval d'écrire sixième nuit : soixante-dix minutes pour quatre cent deux mots. Pousser malgré la fatigue qui fait noter « jour cinq » au lieu de « six », qui fait écrire - le constater pendant le retravail - « les cargos à l'encre ». Cet état de fatigue, presque à s'assoupir. Deux jours que le visage de Carver fume sa clope sur la couverture de son « Poésies » en poche. Attente de la lecture à finir. Amont d'écrire septième nuit : arrêter ce soir et relire demain pour mise en ligne en suivant. Aval d'écrire septième nuit : environ soixante-dix minutes pour six cent trente et un mots. Donc deux mille cent soixante-

dix mots avant relecture, plus le presque millier de la première tentative. Continuer encore ? Le texte effondré ? Le ressassement semble bien là et les quarante minutes par séances tenues. Reste relecture et retravail. Le cycle « été 2021 » se termine sur le site mais le travail sur les PDF peut se prolonger. Va falloir faire sauter le « il » pour passage au « tu ». Uniformiser ainsi les parties pour en faire les fragments d'un discours. Ensuite, faciliter la lecture en transformant les notes de bas de pages en notes de fin. Tenter de gagner en fluidité. Tant pis pour DFW<sup>2</sup>. Il faudra aussi reprendre et donner toute leur place aux codicilles. Les rassembler non en suivant la chronologie de leur écriture mais dans l'ordre des bouts auxquels ils renvoient. Seulement alors, envisager d'écrire la fin de ce récit. Pour cela, certaines participantes s'appuient sur les propositions du cycle « autobiographies comme fictions ». Au moment d'entrer dans la demeure du belvédère avec

---

2 David-Foster Wallace.

« tu », les explorations portes/intérieurs pourraient aider à mettre en forme cette fin. Depuis le début recycler ici une ébauche de récit ancien mélangés à des bribes de cauchemar. Mais en finir. Non plus porté, non plus poussé par les propositions hebdomadaires, par les mises en ligne, par les commentaires des Tiers-Livre. Encore, ce constat d'écrire avec plus de facilité et de plaisir les codicilles que le texte principal. Alors, les quarante-cinq minutes ont souvent dépassé l'heure. Question de sincérité ? Moins ce souci du tourné littéraire des phrases ? Plus de spontanéité ? Plus facile de partager le vécu d'écrire que d'imaginer fiction ? Raconter l'écriture plus qu'une histoire ? Puisqu'il s'agit quand même de faire un livre, si besoin d'illustration pour la couverture, demander l'autorisation au peintre de Valparaíso, Gonzalo Ilabaca. La rencontre, sur le net, avec son tableau [« Congrios en el muelle »](#) a permis de nommer le poisson du prologue et de surnommer le personnage. À défaut, une photo de poiscaille libre de droits fera

l'affaire. Terminer aussi la quatrième de couverture. Redire encore, au moment d'en finir, la force des photos du poète [Sergio Larraín](#). Dire combien elles accompagnent et depuis loin. Cette décision prise de bouleverser encore la structure du PDF en inversant la position des deux premières parties avant d'entamer un retravail avec chasse à l'adjectif. Cette incohérence trouvée : celui présenté comme guichetier du funiculaire en fait plutôt un préposé. Vingt et une occurrences « guichetier » dans le récit à modifier. Changer aussi les épigraphes. Reprendre encore. Tenter de remplacer les « on » et autres « tu » des codicilles par des infinitifs. Et encore, raccourcir de nombreuses phrases du texte principal pour plus de rythme.

## SECONDE PARTIE

*« tant d'auteurs dont on aimerait lire le livre dont ils parlent plutôt que celui qu'ils ont écrit. »*

Cécile Wajsbrot

C'est seulement quand tu dériveras dans le sombre des fonds qu'il nagera vers toi. Avec son œil, tu le verras arriver de loin, le poisson des noyés. Il vient pour les gober. Pas un qui lui échappe. Toutes ces vies qu'il écope et charrie. Elle dit ça la sirène, une nuit, dans un bar du port. Avec toutes ces tristesses qu'il trimballe, il pleure beaucoup l'œil du poisson des noyés. C'est pour ça qu'il est si salé l'océan de par ici.

## 2

Tu ne peux pas ne pas penser à elle. Cette fatigue à la ressasser elle, tu l'ignores ou plutôt tu la portes comme ta punition. Tu as d'abord voulu comprendre, trouver où ta faillite a commencé. Ta déroute. Tu pensais que tout allait à peu près bien. Mais non. Faux, tout faux. Rien d'original pour finir. Ta carrière, un prétexte. Tout ça ne compte plus. Trop loin, trop tard. Ensuite, avant d'être ici, tu as essayé de la noyer elle, dans l'alcool. Elle te revenait alors de plus belle à la gueule. Dans tes cauchemars aussi. En rêve, jamais. Toujours cette douleur de son absence à t'étriper au réveil. Boule de sombre à peser au dedans. Les autres on dit de te laisser du temps, que même Dieu pouvait t'aider aussi. Tu sais leurs mensonges, tu es comme eux. Tu as accepté le sevrage et leur promesse de tout mettre en œuvre. T'ont même garanti que tout serait prêt, que tu devais être patient et que oui, tu la reverrais, qu'ils te devaient bien ça. Un peu comme remerciement pour tout ce que sacrifié à la cause. Mais tu le sais bien, tout est déjà terminé depuis longtemps. Tu penses que sans elle, tu n'as plus rien à faire là, dans cette vie. Tu restes juste

pour retourner vers elle, une fois encore, la dernière. Toujours seul. Tes hôtes ne te parlent pas. C'est la règle. De toute façon, tu ne comprends pas leur langue. Un temps, tu as parlé aux yeux qui t'observaient depuis la nuit de ta cellule. Un soir, ils ne sont plus venus. La cloche rythme ta solitude. Tu prends ta part aux travaux des champs. Te donner de l'activité et participer à la vie de la communauté. Arracher ; arroser ; bêcher ; biner ; bûcher ; émonder ; faucher ; planter ; ratisser ; récolter ; sarcler aussi. Le travail de force n'interrompt pas le flux de tes pensées pour elle. Il fatigue ton corps, détourne ta colère, avale ta hargne. Te préserver pour revenir vers elle. D'elle, tu n'as rien pu conserver d'autre que des souvenirs rongés. Son visage à elle comme dévoré par le sombre. Comme si, à trop penser à elle, tu les usais ces souvenirs d'elle. Alors, ne plus trop convoquer ses traits. Peur de les effacer, de la faire disparaître encore. Juste une forme à tenir à distance dans le dedans de toi. Parfois, après tout ce temps, tu te demandes aussi à quoi toi, maintenant tu peux bien ressembler. Pas de miroir ici. Tu vois ton corps vieillir nouveau, ta barbe blanchir. Comme tu te les reproches ses instants de curiosité pour toi à te détourner d'elle ! Alors, tu te prépares, repasses les détails de l'opération qui te ramènera. Les hôtes sont prévenus, que tu ne t'inquiètes pas, on viendra te chercher, on te rendra ton arme de dotation. Depuis, tu attends.

### 3

Le remugle de cette époque, il traîne dans vos têtes d'humains ; dans vos bicoques<sup>1</sup> ; dans l'ombre des murs de ta demeure ; dans les bars des sirènes. Le peuple des rats s'en repaît quand il grignote les magazines qui pourrissent dans vos caves. Chaque semaine vous les aviez pour rien, mais bien vu de s'abonner. Beaucoup de photographies. Les couleurs en une, le noir et blanc à l'intérieur. La vie des féroces d'alors : uniformes à casquette ; épées ; moustaches ; lunettes d'aviateur teintées comme miroirs ; breloques jusqu'au sol, — soigneusement balayé. Eux dans leurs demeures ; leurs palais du gouvernement ; leurs casernes ; leurs cathédrales ; leurs palaces des bords de l'océan. Eux encore, sur leurs chevaux à parader dans les villages des plateaux ou dans le port et la ville d'ici. Toujours autour, des petits, photographiés en plongée. Écrasés. Se découvrir au passage des cortèges. Ou alors, des scènes de la vie de famille, tout le monde à sourire dans les intérieurs de leurs demeures ; leurs palais du gouvernement ; leurs casernes ; leurs cathédrales ; leurs palaces des bords de l'océan. Le marin, au début avec la clique. Normal

d'obéir. Et puis un jour, ordre donné de faire exemple. Nettoyage, ils ont dit. Les gosses des escaliers<sup>2</sup>. En fuite de la misère des plateaux, échoués dans la ville et le port. Le jour en attente d'une piécette contre un service, d'une cigarette, d'un bout de générosité. La nuit, à essayer de dormir, agglutinés les uns aux autres ou à attendre les ivrognes pour leur faire les poches. Lui, le marin, a pas pu supporter matraquer à mort, balancer dans les camions pour où ? Alors, ils l'ont obligé à, menacé de. Refuser encore. Déserteur ils ont dit, traître au peuple. A connu l'ombre des murs de ta demeure du belvédère. Morceaux de barbaques raboutés, a fini au fond d'une cale à charbonner. La sirène a voulu sauter dans le grand oubli, avec les poissons. Se souvient elle aussi de l'ombre des murs de ta demeure où vous l'avez prise et gardée tant que. Balancée elle aussi, mais dans les escaliers, pour les rats et les chiens. Les gosses l'ont transportée chez le photographe et puis lui, ses soins, sa patience pour la remonter vers la surface. Et puis endurer. Et puis s'endurcir. Vivre avec ce sombre que vous lui avez mis au ventre. Parfois aussi, des fantômes dans le crâne. Le préposé au funiculaire, voûté de la vie, obligé de travailler. Ses collègues y sont restés, ses gosses aussi. Suite aux manifestations, tous finis aux poissons. L'ordre c'était toi. Maintenant ça va mieux merci, mais longtemps il a mis le préposé pour revenir au marché et sur le port. Les poissons, il les entend encore crier les voix des siens, il les voit dans leurs yeux. Au moins, les grincements de la machine, les demandes des clients, ça les tient à distance ces cris et ces regards des poissons. Toujours tellement plus facile pour vous de les accabler, de les accuser, de les écraser les petits.

Tu attends l'ombre. Le soir tombe tôt en cette saison. Tu ne dois pas t'éterniser. Tu as fait en sorte de ne pas trop t'épaissir le sang malgré tout ce qu'avalé et entendu pour donner le change. C'est dur, tu as perdu l'habitude. Tu dois rester vigilant et ne pas te laisser noircir l'âme par les marins, ni te vautrer dans le désespoir avec les sirènes. Là, maintenant, tu sors, enfin. Tu te dépêches en évitant de glisser sur l'humidité de la nuit. Heureusement tu as des souliers<sup>3</sup> pour ça. Tu arrives juste, juste pour te voir jeter un regard et t'entendre expliquer par le préposé à casquette que depuis l'ouverture du canal, il y a moins de passagers et que donc les grilles du funiculaire ferment jusqu'à l'aube. T'as plus qu'à monter à pied, parallèle aux rails. Ça va durer, ces séries de marches usées. Tu profites un peu de la fraîcheur de l'océan qui repousse la chaleur du jour vers les hauteurs. Tu fuis la brume qui suinte des lampadaires. Rester dans l'ombre. À cette heure, la plupart des fenêtres sont tournées vers le dedans des bicoques. Dans ta poche, sentir l'usure de la crosse du luger<sup>4</sup>. Tu es prêt. Seul. Un bruit détale sur ta droite. De

part et d'autre des escaliers, dans les caniveaux, des immon-  
dices s'entassent par palier pour attendre la saison des pluies.  
Ça remue. Des yeux luisent. Surtout tu ne veux pas quitter  
l'ombre.

Ce que tu ne sais pas, c'est qu'elles et eux t'attendent. Toutes et tous. Ce que tu ne sais pas, c'est que tu ne peux rien contre elles et eux, même avec ton 9 mm parabellum. Ce que tu ne sais d'ailleurs pas, c'est qui elles et eux sont. Ce que tu ne sais pas, c'est qu'il est trop tard. Ce que tu ne sais pas, c'est que tu ne peux plus faire demi-tour, redescendre, repartir. Ce que tu ne sais pas, c'est que sur le bateau, dans ta cabine, on rassemble déjà tes affaires, que le message annonçant ton absence est prêt. Ce que tu ne sais pas, c'est que le temps n'efface pas tout, que les poissons parlent, que les bestioles t'observent. Ce que tu ne sais pas, c'est que la sirène, le préposé au funiculaire et celles et ceux qui grouillent derrière les volets des bicoques ou dérivent dans les caniveaux, t'attendent depuis longtemps. Ce que tu ne sais pas, c'est qu'elles et eux t'attendent avec nous, leurs vengeances. Ce que tu ne sais pas, c'est combien on est affûtées nous, leurs vengeances. Ce que tu ne sais pas, c'est que pour elles et eux il n'est question ni d'oubli, ni de pardon. Ce que tu ne sais pas, c'est qu'on ne va pas te laisser la moindre chance. Ce que tu ne sais pas, c'est que pour elles et eux, avec ta dégainée de bureaucrate, de tâcheron dans une antédiluvienne compagnie de commerce maritime<sup>5</sup>, tu es l'imprescriptible. Ce que tu ne sais

pas, c'est que l'écho de tes pas nous attire. Ce que tu ne sais pas, c'est que nous sommes là, tout autour de toi, dans le sombre, masquées par la fraîcheur de l'océan. Ce que tu ne sais pas, c'est que nous les vengeances, on lit en toi, malgré ta nuit. Ce que tu ne sais pas, c'est que nous savons ta mort. Ce que tu ne sais pas, c'est que nous sommes ta mort.

On t'a tout de suite reconnu ! D'accord tu as pris du bide, des rides aussi, mais ce regard, toujours le même. On a été prévenu. De toute façon, jamais oublié. Même pas besoin des magazines qui pourrissent entre l'humidité et les rats des caves. Et puis, un qui débarque sans bagage, entre sans consommer rien qu'une bière de la soirée, à rien désirer d'autres, pas même un bout des sirènes, pas même un sourire, un mot de sexe, une blague. Gueule de mouchard. Loin des marlous et des bourges qu'elles se coltinent ici, sur le port. Et cette bosse dans ta poche ? Et tes souliers de paysan avec ton costume de voyageur de commerce ? Du louche. Et puis, t'es pas resté longtemps, comme si t'avais rendez-vous. Quoique t'en aies bien un, mais pas avec qui tu penses. Te voilà enfin ! Ne rien laisser paraître de l'attente, on mange froid depuis longtemps tu sais. Ne pas te regarder dans les yeux. Nos humains, ils ne veulent pas que tu puisses nous voir enflammer leurs regards vers toi. Le préposé vend des billets mais pas à toi. Tu vas donc monter à pied, tu vas te ramollir un peu. La vieillesse t'a voué, lui c'est la douleur. Profite de cette fraîcheur de la nuit avant de toucher ton solde. Nous, on te voit bien monter, comme à fuir les ombres. On a fait signe au bateau, on a envoyé les messagers vers le haut,

par le derrière de nos bicoques. T'as jamais visité ? Tu l'entends l'absence de bruit ? Tu te crois malin ? Tu t'es toujours cru malin, c'est ton problème, ton erreur. Tu vas passer à la caisse. La vigie a confirmé réception du signal par un éclair de torche. Le capitaine a aussitôt demandé de faire vider ta cabine. Tes effets et ta valise de voyageur mandaté pour une inspection de la succursale de la Compagnie brûlent dans les chaudières. Le télégraphiste est prêt à envoyer le message de ton absence à l'heure de l'appareillage. Les poissons ont prévenu. Ton cœur on va le bouffer, tes yeux les gober avant que les chiens à t'arracher la peau du ventre et les gabians à te récupérer la carcasse. S'en foutent les bestioles de ton sale dedans de toi.

7

Non pas descendre pour l'heure du dîner vers un de ces restos<sup>6</sup> du port, même si ce qui mijote dans les cuisines des petits t'a mis en appétit. Caresser les galeux qui rôdent dans les escaliers, leur lancer un sucre, glisser un billet aux gamins qui les accompagnent, parler du vif de la lumière d'ici avec le photographe, saluer droit dans les yeux celles et ceux que tu croises, porter le panier de la vieille qui a glané les restes des poissons pour sa soupe. Enfin, affamé, entrer dans la gargote et savourer une grillade de congre avec ses frites et son vin comme velours, débusquer le patron dans sa cuisine et fumer avec lui, jusqu'à la fin du service. Le temps pour tout ça, tu ne l'as plus.

Non pas se promener en solitaire jusqu'au bout du môle et voir vibrer sur l'océan le soleil à l'aube, ou la nuit à l'heure des sirènes. Regarder les cargos accoster, les carcasses des grues à virevolter et la file des dockers pour décharger ou embarquer sacs, barriques, caisses ou bétail. Éprouver aussi le silence des entrepôts pour les quelques heures de la nuit,

quand le grouillement des docks récupère dans les bicoques. Revenir au matin pour voir les navires appareiller. Depuis quand t'as pas juste regardé ? Le temps pour tout ça, tu ne l'as plus.

Non pas prendre le temps de s'attabler comme bourgeois dans un des bars à sirènes pour commander à la serveuse une bière ou même du plus fort et siroter devant son sourire. Se perdre dans les histoires des marins qui veulent t'embobiner dans leur filet pour mieux te plumer pendant la partie de cartes, de dés ou d'osselets. Se laisser aller à la parlotte avec celle qui t'aborde non pas pour ton physique de cabossé mais pour les billets qu'elle t'a vu empocher et dont elle veut croquer. Depuis si longtemps, on t'a pas parlé. Écouter te suffit, te comble, assis là avec ton verre, dans la fumée de la vie du bar. Le temps pour tout ça, tu ne l'as plus.

Non pas rejoindre sur le quai le marin pêcheur rencontré dans la brume de la veille et s'embarquer pour journée à sentir le large, à chaluter les fonds pour en remonter les poissons qui nourrissent. Et toujours cette angoisse des gens de mer d'ici de trouver, pris dans les mailles, le poisson des noyés avec ses gros yeux jaunes. Paraît que maintenant, si gros que pourrait même entraîner un chalutier par le fond. Mais pas de capitaine Achab dans le coin. Le temps pour tout ça, tu ne l'as plus.

Non pas partir enfin, sur coup de tête, pour une virée sur les plateaux et retrouver la grisaille du froid, les pelures d'herbes, les rognures de pierraille et le sombre des villages pris aux montagnes du lointain. L'océan n'adoucit ni ne fracasse rien ici. Profiter de la chaleur des habitants de là-haut. Ils t'accueillent dans leur cour, t'offrent le repas de patates, l'herbe à

mastiquer pour respirer plus fort, chasser la fatigue et marcher plus loin. Au départ du lendemain, tu offres un des cadeaux montés ici dans ton sac : un outil, un ustensile et leur préféré, un sac de sucre. Cette cure de monotonie sur les plateaux, elle peut durer des jours. Pour seul risque, à la nuit, ces histoires de leurs légendes qu'ils te racontent quand le sommeil te dégringole. Alors, tes rêves ils se peuplent de ces êtres que les conteuses d'ici nomment les debouts<sup>7</sup>. Nous, leurs rejetons si dégénérés que même plus capables de les voir dans le paysage de nos vies, ces debouts<sup>8</sup> à carrures de costauds. Se contenter de leurs silhouettes gravées sur les pierres – quand ? Par qui ? Mais les debouts<sup>9</sup> à nous pister, à nous visiter dans nos rêves pour faire un peu le ménage dedans nos têtes. Les conteuses disent que les debouts<sup>10</sup> se nourrissent de croquer nos souvenirs et que sans eux on pourrait pas vivre avec tout ce qu'on trimballe de lourd dedans et depuis si loin. Si t'as peur, si tu veux leur échapper, il faut redescendre sous la mer des nuages, mais ils seront là ces ancêtres des anciens quand tu remonteras. Le temps pour tout ça, tu ne l'as plus.

Non pas prendre le temps de monter au belvédère avec le funiculaire, sentir le frais s'engouffrer à travers les portes ouvertes par le préposé puis, sur la place, s'appuyer à la rambarde. Respirer le vif de l'océan. Plonger le regard dans la baie. Le laisser glisser sur le bleu vert puis s'accrocher les yeux aux grues des docks et à la rouille des entrepôts. En suivant, les lancer tes yeux sur les ferrailles du port et leur faire escalader les couleurs des bicoques. Le temps pour tout ça, tu ne l'as plus.

Non pas revenir dans ta demeure après être passé chez ton majordome pour voir si les siens ont gardé les clés. Revenir donc, et d'abord retrouver sa tombe à elle au fond du jardin,

s'écorcher sur les ronces pour la dégager, arracher les mauvaises herbes. Puis la maison. Ouvrir pour que le vent du large fasse voler les draps, la poussière, la vie à travers les pièces et tout retrouver à sa place comme avant, sa chambre à elle, ton bureau. S'asseoir et regarder. Regarder loin en arrière, par les fenêtres sur le large. Le temps pour tout ça, tu ne l'as plus.

Non pas revenir dans ce qui serait devenu après toi sa maison à elle et aux siens. Et eux tous là, un peu gênés, tout endimanchés, à attendre depuis plusieurs jours ton retour. Le retour d'un fantôme, d'une légende dont elle aurait raconté, chaque soir, les faits d'armes comme à lire une histoire avant qu'ils s'endorment. Et cette chaleur d'eux, ce calme en partage qu'ils feraient autour de toi revenu. Revenu pour toujours parmi eux, dans votre demeure du belvédère. Le temps pour tout ça, tu ne l'auras jamais.

Non pas, non pas tout ça, pas du tout ça mais pas du tout. Du temps tu n'en as pas. On ne t'en accorde plus, nous les vengeances du préposé au funiculaire, de la sirène, du marin, du pêcheur, des petits des bicoques, des escaliers et des plateaux. Et les debouts<sup>11</sup> avec nous. Eux, tes souvenirs, ils ne veulent surtout pas les entamer. En toi, ils veulent ta mémoire intacte pour que tes rêves tournent cauchemars et ta vie, mort. Juste pour ça, du temps, on t'en laisse encore un tout petit peu.

8

Donc tu ne veux pas traîner, pas maintenant. Pas si près du but. Cet air qui te suit, te pousse, depuis le port. Monter. Monter pour revenir. Revenir enfin dans cette maison, ce qu'il en reste, ce qu'ils en ont fait. À ton époque on l'appelait déjà la demeure. Toujours aussi, la saleté de cette ville et toute sa crasse d'humains comme tu disais alors. Pas changés non plus les pavés des escaliers, seulement un peu plus usés. Tu dois bien en rire de ce retour de leur liberté. Un peu plus usées aussi leurs vies aux petits d'ici, tu leur avais bien dit pas vrai, toi « le visionnaire ». Encore un de ces matelots en bordée, cuit par l'alcool. Dans ta tête, tu lui demandes de rester à cuver contre son lampadaire, tu le traites de raclure : « tu vas voir ce qu'on leur faisait avant à ceux de ton espèce. » Ont été nombreux à être balancés et arrivés le corps en loques, en bas des escaliers. Vous en avez fait de ces tas d'os pendant le couvre-feu, les volets déjà fermés, comme aujourd'hui, sur les quartiers de ces bicoques que tu aurais voulu faire raser. Un peu trop de sombre qui s'avance ici pour toi maintenant. Tu serres ton fidèle luger, main droite

en garde, main gauche un peu en avant, à tâter le long du mur. Ta prudence dans ta progression de militaire. Là-haut, le prochain lampadaire s'annonce. Encore une ombre avachie dessous, encore un ivrogne. Elle te remonte aux souvenirs cette nuit dans la chaleur des débuts quand, pour t'imposer, pour les mater, tu as ordre donné pour qu'un ou une soit pendu à chacun de ces lampadaires, du haut vers le bas de la ville. Faire exemple, marquer les esprits des bicoques. Longtemps tu les avais laissées pendouiller vos guirlandes d'humains. Cet informe de maintenant, pas un soûlard mais plutôt un gosse. Un gosse tourné vers toi, les mains dans le dos et, assis à ses pieds, un de ces clébards d'ici. On lit en toi : « Il fait quoi dehors, à cette heure ce morveux ? Encore un traîne-savate des plateaux échoué ici dans ses loques de paysan. Sort juste la nuit comme cafard. » Très pâle le gosse, le regard comme à voir passer un fantôme. Son bâtard se redresse et gronde vers toi. Non, il ne te connaît pas, pas encore né à ton époque. Tu l'ignores. Tu lui trouves un air débile. Tu te méfies. Tu passes. Tu continues. Tu y es presque. C'est quoi maintenant ce bruit comme des cliquetis ? Ça monte de derrière, ça gonfle, ça grouille. Tu continues. Tu continues. Tu ne veux pas te retourner, pas encore. Tu essayes de garder ton calme. Tu laisses venir. T'as ton flingue. Tu l'armes. T'en as vu d'autres. Tu fais comme si de rien et là, d'un coup, tu te retournes. Tu te retournes pour affronter. Des centaines de paires d'yeux. Des rats. Ces rats d'ici. Des centaines de rats à te suivre. Ils s'arrêtent et t'observent, font face, à distance. On est là aussi, dans leurs regards pour toi. C'est bien après toi qu'on en a tous, tu commences à piger ? Tirer dans le tas ? Te faire remarquer avec les détonations ? Tu risques de déclencher leur attaque aux bestioles, tu préfères ne pas. Tu repars, leur cavalcade à tes basques. La chaleur

moite et poisse, dégouline. Ton corps prêt, au-dessus de tout ça, entraîné, endurci. T'as pas oublié les courses d'autrefois sur les plateaux avec tout le barda, jusqu'à manquer d'oxygène. Aussi le travail pour les frères, corps guerrier affûté, retrouvé, moine soldat dans ton cerveau. Ce rempart construit dedans toi pour empêcher que tout déborde. Tenir jusqu'à la revoir. Oublier la rumeur grouillante de derrière. Après, « on verra bien ». D'abord en finir avec cette remontée vers ta demeure. Combler ce manque, cette absence de trop d'années. Elle, là-bas à attendre depuis ce jour où. Ne plus sentir les escaliers sous les semelles, ne plus sentir non plus la moiteur ni les poursuivants, voler. Voler au-dessus du trou de son absence, ne plus voir ce paysage de nuit. Trop loin du port maintenant pour trouver des boutiques, juste les murs des bicoques à gauche et le grillage du funiculaire à droite. Les lampadaires aussi pour seule ponctuation, et puis là, encore ce gosse et son clebs à te regarder. Tu les as pas vus quand ils t'ont dépassé. Ont dû profiter du moment avec les rats ou de la plongée en dedans. Pas l'air essoufflés, ni de souffrir de la chaleur. Cette peur dans le regard de l'un, le grondement dans la gueule de l'autre. Tu accélères encore l'allure. Soudain, à la volée, la cloche du funiculaire ébranle la nuit. La cabine à ta hauteur. Le rond de son phare perce. Sa peinture est jaune. Des passagers comme aux heures de pointe. Des passagers tous à t'observer, aucun ne semble parler. Tu ne nous as pas entendu approcher. Aucun autre bruit que la cloche, même pas le mécanisme de la crémaillère ou les roues sur les rails. Tu crois peut-être reconnaître la sirène, le marin et l'uniforme du préposé. Pourtant, il t'avait pas dit justement ce préposé que fermé pour la nuit la ligne ? Tu continues, tu continues. Tenir le rythme. Déjà le prochain lampadaire en vue. Encore ce gosse et son galeux. Ta vigilance s'émousse.

Gaffe ! Passés sans doute dans ton dos quand tu as regardé le funiculaire. Encore eux au suivant. Cette fois ont pas pu te doubler. En plus, toujours dans la même attitude figée vers ton passage. Utiliser ton luger ? N'y pense même pas. Encore trop risqué avec les rats à te talonner. Tu veux arriver vite. Ne pas te laisser distraire. Tu veux tant toucher au but. À droite, la gare du funiculaire et la rame pleine de nuit. Sont passés où les passagers et le préposé ? Tu débouches enfin sur le belvédère. Tu avances un peu. Tu te tournes. Tu plonges la vue tout en bas, vers les lumières du port et des quais. Au premier plan, la marée des rats à se déployer autour, sur la placette. Tu te détournes. Tu traverses vers les pans éboulés du mur d'enceinte de ta demeure. La grille du portail soufflée, tordue, rouillée. Devant, l'enfant au chien. Il s'avance avec regard de peur. Tu vises. Il enlève les mains de son dos et tend un bouquet de fleurs fanées<sup>12</sup>. Sans hésiter, tu le prends. Après tout ce temps, ne pas arriver sans rien. Les épines des fleurs s'enfoncent dans ta paume. Tu franchis la grille et avances dans ta nuit.

On est là. On est là, nous les vengeances avec nos humains. On t'attend. On t'attend dans le funiculaire quand tu es pour remonter vers ta demeure de bourreau. Sa place sur cette ligne, le préposé l'a obtenue en récompense d'une carrière à ployer l'échine, à jamais broncher, à jamais revendiquer rien, à accepter les heures mal payées, les horaires modifiés sans prévenir. Toujours tout encaissé, surtout la faiblesse du salaire. Ça a coûté auprès des collègues. L'ont appelé « le jaune », mais toujours dans son dos, jamais devant, par égard à ce que subi pendant les militaires. Condescendance et pitié. Bien caché notre jeu. Patience. On l'a tellement attendu, pensé, imaginé, rêvé ton retour. Alors, nous les vengeances, on a réchauffé nos colères dedans nos humains, tout contre leurs cœurs. Nous les vengeances, on lui a conseillé au préposé de le demander ce poste sur la ligne du belvédère. Aucun problème pour ses chefs. Ont sans doute pensé qu'un écrasé comme lui conviendrait bien sur cette ligne qui monte au quartier des bourgeois. Pas de risque de le voir débrayer par surprise ou arriver en retard ou alcoolisé pour prendre son

poste ou l'entendre hurler l'Internationale ou insulter ses passagers. « Bravo pour vos états de service ! » Nous les vengeances, ça nous arrangeait bien parce que ta demeure, elle est sur la place, tout en haut des escaliers, pas loin de la gare où travaille le préposé. Personne ne peut nous échapper. Même ceux qui montent par les escaliers, on peut les voir à travers le grillage qui longe la ligne. Ces allers-retours à longueur de journée, à peine arrivé, le funiculaire redescend puis remonte, même vide. Vue sur toute la baie. Les cargos à l'ancre, les hydravions. Tu peux pas nous échapper. Dans le funiculaire, la présence du préposé rassure le bourgeois et le touriste — bourgeois lui aussi, mais venu de loin pour le paysage et surtout pour les sirènes. Le préposé fait payer les tickets et en cas de problèmes prévient le bureau avec son téléphone. Il peut gérer une immobilisation ou un incident. « Bravo pour vos états de service ! » Il l'a dans son corps ce funiculaire ; les grincements de la crémaillère ; les craquements de la carcasse ; la chaleur du soleil d'hiver sur les vitres ; les gouttes de pluie sur la ferraille du toit ; le courant d'air qui s'engouffre quand dans la touffeur de l'été il laisse les portes ouvertes. Certains font le voyage juste pour profiter de ce frais. Tu ne peux pas nous échapper, on t'attend. Nous les vengeances, on veille à sa santé au préposé. Il marche, il ne boit ni ne fume, il veut vieillir longtemps. Longtemps pour t'attendre. Nous les vengeances, on lui autorise parfois un de ces thés à l'herbe des plateaux, dans un de ces bars à sirènes. Là, on rencontre les anciennes, les anciens, avec leurs rancœurs et leurs haines. On discute de l'autrefois, de celles et ceux qui ont fini avec la poiscaille. On discute comme comploteurs d'avant. Le marin est devenu capitaine au long cours ; le ramasseur de guano, patron de chalutier en haute mer ; la sirène, serveuse ; le cuistot, son patron et son

mari. Le préposé lui est resté préposé. Nous les vengeances, on s'affûte, on s'aiguise, on s'exaspère pendant ces parlottes. Pour les fantômes de nos humains, nous leurs vengeances, on réclame le goût et le rouge du sang, les cris et les larmes de ta douleur. On sait qu'on n'éteindra jamais la violence de cet arrachement à leurs vies à nos humains. On reste incapables de combler la totalité du vide de leurs fantômes. De ça on est né, nous les vengeances. À cause de toi. Pour nos humains, tu es devenu le congre. C'est le patron pêcheur qui t'a surnommé. Trop d'honneur. Si la justice était passée, ta responsabilité reconnue et une condamnation pour crime contre l'humanité prononcée. Mais elles et eux, les rescapés des années sombres, ils n'ont plus que nous, leurs vengeances pour espoir de justice faite. Nous les vengeances, on s'est tourné vers l'appel aux puissances des plateaux<sup>13</sup>. Après plusieurs années, nous les vengeances du préposé, de la sirène, du pêcheur et du marin, elles nous ont initié les puissances, à la voie des animaux. Après avoir passé des jours et des nuits avec les habitants des plateaux, nous les vengeances on sait maintenant parler en pensée avec une bestiole, notre messenger auprès de ses congénères. Ils nous soutiennent, sont nos yeux et nos oreilles. Ont accepté de nous prévenir et de nous aider à te retenir à ton retour. Cette attente de toi, elle les a rongées la vie de nos humains, mais : « Elles valent quoi nos vies sans celles et ceux qu'il nous a enlevés ? » Certains se sont enhardis à vouloir parler avec eux, leurs mortes et leurs morts. Ont voulu tourner spirites avec leur table, mais sont jamais parvenus à rien d'autre qu'à enrichir des charlatans. Quant aux prêtres, arrivés avec leur pardon, ils nous ont bien fait rigoler, nous les vengeances. Ils étaient où quand il fallait lutter contre ? Nous les vengeances, notre première satisfaction on l'a eue quand ta clique et toi étiez encore au pouvoir

et nos humains encore un peu avec cet espoir d'attendre la chute et l'ouverture de vos prisons. On voulait pas trop croire les bestioles quand elles nous racontaient ces rumeurs du silence dans les cellules toutes vidées. On les a gardées en nous. Cette autre rumeur donc, force tempête d'équinoxe sur la ville, rapportée par le corbeau et bien vite confirmée : ta fille. Ta fille ruisselante d'avenir, pendant ses vacances à la demeure, entre deux semestres dans son université des États-Unis, ta fille s'est suicidée. Une balle dans la bouche. Une balle de ton luger. Toi son père. Ce luger hérité des nazis réfugiés ici, accueillis comme messies par vous les chefs et hébergés comme rois aux frais des petits. Cette balle dans la bouche de ta fille puis dans le cerveau de ta fille, elle t'a touchée aussi. Mais, loin de t'abattre ou te blesser, elle a décuplé ta rage contre. Pareil à nous désormais. On s'en est réjoui, nous les vengeances, de ce que tu ressenties comme nos humains, dans ton dedans, ce vide d'un ou d'une aimée. Les rumeurs sont ensuite parties vite et dans tous les sens, sur le port et sur la ville : crime maquillé en suicide, suicidée parce qu'horrifiée par les exactions du régime et du père. Beaucoup ont souhaité voir ce geste contre toi. Tu as perdu ta fille et, à nos humains, tu en dois combien des proches ? Combien à attendre l'ouverture des prisons pour constater ce vide de silence comme elles avaient dit les bestioles ? Sans parler de celles et ceux finis aux poissons, aux escaliers ou aux lampadaires. Les dossiers et les aveux des subalternes ont confirmé les rapports des oiseaux sur les avions, l'altitude, les nuits plombées au-dessus de l'océan. Et celles et ceux trouvés méconnaissables au bas des escaliers et sans doute passés dans les caves de ta demeure ? Et celles et ceux partis parce que pas assez riches pour l'accès aux cliniques, aux bonnes places ? Tous ces visages à la mémoire. Et ton visage à toi, le

congre, le gouverneur militaire du lieu, pas besoin de photos. On t'a pas oublié, le plénipotentiaire, avec tes yeux de poissons cachés derrière tes lunettes d'aviateur, à caracoler en ville sur ton étalon. Une fois, un à même voulu lui taillader les jarrets à ton canasson. A été abattu sur le champ puis, traîné cadavre par ta carne. Nous les vengeances on a joui de ce que tu souffres dans ta chair à ton tour, de ce que les autres ont enduré par ta faute, par tes ordres. Même pas t'entendre essayer de te justifier, juste ton dernier souffle. À force de voir passer les visages, à force d'avoir regardé des photos officielles avec de toi dessus, on peut te reconnaître, même à travers la distance des années. Sans se tromper. Juste ton regard un peu plus délavé. Objet unique de nous les vengeances : que tu souffres puisque pas moyen pour toi de réparer. Certain aussi que tu es de ceux à dire aux juges : « Responsable mais pas coupable. Pas possible de désobéir. Vous comprenez, dans l'armée, encore plus que dans l'administration, désobéir est faute professionnelle, donc oui faut bien manger. Pas le choix, pas le choix. Obligé de, obligé à. Pas ma faute, pas ma faute. » Ou alors à faire le choix du coup d'éclat : « J'assume. » Jamais aucun regret ni regard vers les victimes et les familles. Mépris de caste, arrogance, déni, transformer le tribunal en salle de spectacle. Toi, toujours à vouloir te hisser encore plus haut sur la colline des morts et des souffrances. Ou encore toi, à rester muré avec ta douleur et ton silence de père, loin derrière tes lunettes d'aviateur. Nous les vengeances avec nos humains, on serait là, au titre des témoins, à raconter celles et ceux que tu as pris. On serait là, à te regarder, à vouloir faire s'arrêter tes yeux sur les leurs. Tu dois voir, lire, entendre nos humains contre toi, dedans toi. Faire que par leurs regards, nous les vengeances, on te poursuive. Qu'on te hante tous, les disparus, les restés et

nous, les vengeance. Tu peux pas nous échapper, depuis tant qu'on attend. Et ces archives qui t'accablent, les textes des témoins, les photos des sévices, des charniers retrouvés, ils les prendront en compte les juges avec ce risque d'en retrouver certains mouillés depuis le temps des militaires ? Nous les vengeance, on fait pas trop confiance. On a même suggéré de graisser la patte des gardes pour nous laisser approcher de ta geôle et t'étrangler à mains nues, t'arracher un œil ou une artère, te mordre comme vampire ou même, les payer ces gardiens pour qu'ils t'assassinent salement. Certains disent qu'on est pas saines, nous les vengeance, et qu'après notre départ, pour nos humains, plus rien que le vide de celles et ceux partis fantômes et croupir dans leurs vies à finir. On répond que nous, les vengeance, on se tournera alors vers le reste de la clique des responsables et complices encore cachés dans tous les recoins de la société. On pourchassera comme limiers, sans répit. Encore tant à soulever, brasser, pour en finir avec votre sombre à vous les chefs. Pour nos humains, ce projet de faire de ta demeure un mémorial. Mettre les photos, au même format, de toutes et tous les disparus après le passage dans tes caves. Ces draps blancs de ton majordome sur tes meubles contre la poussière, sur les fantômes de nos humains, ils tiennent pas. Nous les vengeance on a prévu le final. On y a pas vraiment cru quand les bestioles nous ont informé de ta présence dans un couvent où tu as parlé à un rat. Pendant longtemps, plus rien, jusqu'à il y a quelques jours, quand tu t'es mis en route pour ce retour. Les poissons escortent autour du navire du capitaine qui te ramène vers nous, les vengeance. Tu te méfies, mais tu ne peux pas t'imaginer. Un peu émoussé aussi peut-être ? Tu t'y attends à ce déferlement ? Dès que tu débarques sur le port, tout est déjà en place. Les rats ont vu le pistolet,

le même par elle utilisée. Tu l'as conservé. Toi aussi, tu es habité par un fantôme. Nous les vengeances, on espère bien que son fantôme il te ronge la culpabilité de ton dedans de bourreau. C'est pas avec une vengeance que tu vis comme nos humains mais avec ta culpabilité, cette culpabilité de ta fille suicidée, de ta fille morte. Nous les vengeances, on a un peu étouffé leur culpabilité à nos humains. Culpabilité d'être restés quand vous les militaires, vous avez pris le pouvoir. Culpabilité d'avoir mis dans leurs têtes, aux gosses cette idée de liberté. Culpabilité de ne pas avoir été pris à leur place. En toi aussi peut-être, ce doute, de par tes actes, d'avoir provoqué la mort de l'aimée. Ce doute, ta culpabilité, ces fantômes dans tes souvenirs de bourreau, comment tu fais pour vivre avec ? On sait que t'as pas mal bu quand encore au pouvoir pour tout noyer. Les drogues des chimistes aussi. Par contre, trop risqué pour toi de faire usage des mélanges des plateaux. Nous les vengeances, on a imaginé ton jugement dernier et le retour de celles et ceux par toi, par tes ordres, devenus fantômes. Le tribunal est prêt. Souvent aussi ce vœu de faire se déchaîner contre toi les puissances des plateaux. Nous les vengeances, implacables. Inexorables comme la lenteur, la lourdeur du funiculaire à monter et à descendre mais sans cesse, sans dévier. Ne pas seulement vouloir ta mort mais savoir. Savoir pourquoi toute ta violence contre les petits du pays. Alors pourquoi ? Le majordome a eu chaud, mais il a su inspirer pitié à nos humains, ont respecté son âge, donc pas trop de problèmes pour lui. A entretenu la tombe dans le parc de ta demeure. Tu as cru à ta force et as pas imaginé qu'on puisse t'interdire le cimetière pour elle. T'as même pas pensé faire maquiller le suicide en crime. Pourtant, les curés ont rien voulu entendre. Tes chefs à la capitale on dit que la douleur de la perte t'égarait mais que non, ça se faisait pas,

même pas pour un des leurs, une suicidée au cimetière. Et pour nos humains, ils sont où les corps cadavres des leurs ? Ton majordome est mort depuis loin. La tombe est toujours là, ourlet de vert dans le jardin. La croix a disparu. Ta demeure a été murée. Toi, tu montes les escaliers. Les bicoques se sont fermées. Les rats sont derrière toi, les corbeaux au-dessus. Nous les vengeances et les fantômes, avec le vent de l'océan on se glisse partout, dans les crânes, entre les bicoques, dans les ruines. On rôde et certains comme ce gosse et son chien, commencent à apparaître. Tu les as vus tous les deux à t'attendre sous chaque lampadaire quand nous on montait au belvédère en funiculaire. Nous les vengeances, dedans nos humains. T'as vu leurs regards pour toi ?

Tu l'as repérée cette pierre au milieu de la pelouse devenue friche de piquants. Avec, tu frappes les parpaings qui murent la porte. Ça bruisse toujours dans ton dos. Tu ne te retournes pas. Tu fracasses. Tu ne penses même pas à ce que tu vas bientôt libérer. Ta hargne te soutient. Le béton éclate et la poussière se mêle à ta sueur. Tu estimes le trou assez grand, tu te faufiles. Nous on s'est déjà engouffré. Froid et nuit t'attendent aussi. Tu ne vois rien. Pas un bruit non plus. Une lumière éclate au ciel de la pièce. Tu ne reconnais rien de ce hangar de béton. Devant toi, au centre, un ring. Tu avances, ta marche est lourde, tu cliquettes comme plombé. Tu portes maintenant une cuirasse de bronze. Sur ta tête, un casque d'hoplite te fait loucher. Des balafres et des croûtes de sang sur tout ton corps. Tu te glisses entre les cordes pour te retrouver au milieu du ring. Sa voix. Il te semble que c'est sa voix qui monte depuis la table des juges arbitres là, depuis l'ombre. Cette forme, il te semble la reconnaître. Elle, avec à ses côtés, encore ce gosse et ce chien. Tu ne comprends pas ce qu'elle te dit. Nous, on est le public. On crie, avec le pré-

posé, avec la sirène, avec le marin, avec le pêcheur. Toutes et tous, on siffle, on hurle. Tu voudrais avancer, mais tu es bloqué. Tu voudrais lui parler, lui dire mais rien ne sort. Tu te retournes, les rats sont entrés et puis les chiens, les oiseaux, les poissons, les yeux des bicoques. Et puis, au ralenti, elle. Elle qui se lève, te désigne. Alors, des têtes tombent. Une pluie de têtes sur toi. Les têtes de leurs morts. Les têtes de tes victimes. Un bombardement de leurs têtes sur toi. La dérisoire protection de tes bras. Tu t'affaisses. Ces regards qui saignent sur toi. Ils jonchent le sol. Les regards de ceux qui ne sont plus, par tes ordres. Ces bouches qui hurlent pour toi. Tu ne veux plus voir. Tu ne veux plus entendre. Tu rampes. Le ring cède. Les cris toujours. Tu rampes. Le sang, la poisse, les poils, les plumes et les écailles des bestioles. Et puis, à nouveau, le trou que tu as forcé dans l'entrée et puis la nuit, le froid et ce calme. Tu te redresses. Tu détales. Tu veux revenir au port. Le jardin à l'abandon, les grilles, le belvédère, ta cavalcade dans les escaliers. Toi, de nouveau en habits de ville. Presque en bas, ce néon qui clignote dans la nuit, en langue d'ici : "Paradis". Tu décides d'y entrer. Au fond du couloir, un escalier. Une sirène déboule. Elle fonce sur toi. Cet éclair dans sa main. Pour toi. C'est ta fin. De notre part. De notre part à nous, leurs vengeances.

# Notes

1Le terme « bicoques » désigne certaines habitations d'ici, accrochées aux pentes, au-dessus de l'anse où s'est développé le port. Elles ont été construites sauvagement par toutes les mains arrivées avec l'exode des plateaux. Filles et fils des paysans, partis pour embaucher sur les docks, sur les cargos, sur les chalutiers, dans les petits commerces ou dans les demeures de la bourgeoisie du cru. Cette dernière a d'ailleurs choisi de s'installer au-dessus des pentes, sur un replat devenu le quartier du belvédère, au débouché des routes vers les plateaux. C'est à ces mêmes bourgeois que l'on doit l'usage de ce terme de « bicoques » pour désigner les taudis des pentes. Au milieu du XXe siècle, la municipalité n'a pas hésité à tailler dans la pauvreté pour relier le port et le quartier du belvédère en créant des escaliers et des lignes de funiculaire, le tout éclairé par un réseau de réverbères. Les bourgeois n'aiment pas se perdre entre les ruelles des bicoques quand ils descendent pour gérer les affaires de leurs compagnies sur le port ou, sans l'avouer, pour s'encanailler. Un œil averti peut encore de nos jours repérer dans cet habitat des petits des éléments pris à l'architecture des plateaux. Le premier qui saute évidemment aux yeux des visiteurs et/ou des photographes, ce sont les façades

de couleurs enduites de ce bleu, vert, jaune ou rouge, issus aujourd'hui des usines de peinture mais à l'époque, des ocres des plateaux. Sans doute un moyen pour les habitants d'alors de se sentir plus vite chez eux et de conserver un ancrage au pays natal. Autre élément repris à l'architecture des plateaux, la structure de la construction : une pièce recouverte de nattes en ajoncs, réservée au sommeil et fermée sur deux murs tandis que les deux autres sont percés d'ouvertures. Toutes les fenêtres sont inspirées du modèle des plateaux. Elles permettent de conserver la fraîcheur à l'intérieur et surtout, elles offrent moins de prise au vent lors de la saison des tempêtes. Le mur du fond, souvent contre le vent, donne sur l'arrière et dispose donc d'une de ces fenêtres tandis que celui qui, à l'opposé s'ouvre sur la cour, est percé d'une porte et de deux autres fenêtres. Les repas se prennent devant, dans la cour protégée par un auvent. Dans le coin le plus éloigné se trouvent les lieux d'aisance dont les évacuations suivent la pente. On peut noter que les demeures des bourgeois du belvédère sont quant à elles orientées vers le large et prennent donc le vent de plein fouet. À signaler également : toutes les bicoques sont à l'origine construites avec ce torchis, mélange de paille et de terre des

plateaux. Aujourd'hui, briques et parpaings s'imposent au fur et à mesure des travaux d'amélioration. Avec le même soucis d'efficacité, pour la toiture, la tôle ondulée a très rapidement pris la place des dalles de pierres qu'il fallait acheminer avec difficultés depuis les plateaux. Les tôles sont quant à elles directement débarquées du port. Parfois, les dalles servent encore à éviter l'arrachage des tôles lors des tempêtes d'équinoxes. Cependant, les autorités ne les ont jamais appréciées. Elles ont souvent servi de projectiles pour bombarder les forces de l'ordre depuis les toits, au-dessus des escaliers.

2 Les enfants des escaliers ont été immortalisés par le photographe. Leur nombre n'est pas connu, mais on peut raisonnablement l'estimer à au moins plusieurs centaines. Il s'agit surtout de garçons. Certains sont orphelins, d'autres sont partis ou ont été chassés de chez eux. Livrés à eux-mêmes, ils ont trouvé dans les escaliers un terminus à leur errance. Là, ils se regroupent en bande et s'associent parfois à des meutes de chiens. Il n'est pas rare de voir ces gosses dormir tête bêche, à même le sol d'un palier entre deux niveaux d'escaliers, entourés de peaux d'os ne somnolant que d'un œil. Un peu de protection et de chaleur

en échange d'un reste avarié à croquer. Tous survivent, non seulement grâce à la générosité des habitants des bicoques, à la bienveillance des sirènes – qui parfois sont leurs sœurs ou leurs mères –, aux restes des marchés ou des poubelles, mais aussi et surtout des vols. Il n'est pas rare qu'un matelot pris de boisson se retrouve délesté de son pécule dans le sombre des escaliers ou qu'un bourgeois en goguette remonte au belvédère en tenue d'Adam. A l'époque des militaires, nombreux parmi ces gosses des escaliers à avoir été battus, raflés et internés dans des instituts de rééducation. Beaucoup ont disparu. La principale distraction pour tenir dans ce quotidien de survie, de violence et de crasse consiste à se faufiler, par la sortie des cinémas, entre deux séances et attendre, cachés dans une rangée de fauteuils, le début de la projection suivante. Répit encore pour ces gosses quand, la nuit, serrée sur les escaliers, toute la bande se raconte les exploits et rumeurs du jour en fumant les cigarettes mendrées ou reconstituées par les plus jeunes à partir des mégots glanés entre les hauts et les bas de la ville. Les gares du funiculaire stratégiques pour cette récolte. Certains, devenus adolescents finissent par s'embarquer ou par embaucher sur les docks, certains deviennent hommes de main dans le

milieu du port ou homme à tout faire dans les demeures du belvédère. Parmi les plus dégourdis, certains recrutés comme commis gravissent un à un les échelons des maisons de commerce mais la plupart ne font jamais surface.

Ils tiennent plus du godillot ou du croquenot que de la chaussure de ville en cuir ciré. Plus ronds que pointus, plus rustiques que distingués avec leurs lacets, on les voit plutôt aux pieds de ceux qui arpentent les plateaux qu'à ceux des employés de bureau qui circulent entre les maisons de commerce du port et le quartier du belvédère. Ils manquent de souplesse. Leurs semelles de caoutchouc sont crantées et redoutées pour leur rigidité. De plus, le cuir qui les habille est lui assez épais. Travaillées et cousues main – les coutures restent apparentes – ces chaussures de travail et/ou de marche nécessitent d'être cassées. Alors seulement, elles deviennent des chaussons qui ne craignent pas la pluie et ne demandent que peu d'entretien sauf, en fonction de l'usage que l'on en a, l'application d'une pellicule de graisse. Issus de l'artisanat des plateaux, ces souliers d'une vie sont désormais confectionnés à façon par des habitants des bicoques. Un grossiste fournit les semelles et le cuir puis, les paires de chaussures sont

écoulées sur les marchés. Les ouvrières et les ouvriers les plus doués peuvent en produire plusieurs paires par jour pour un salaire à peine convenable, sans compter ni leurs heures, ni les risques de blessures avec les poinçons utilisés pour les coutures. Pour gagner du temps, certains utilisent une colle d'usine mais s'exposent, ainsi que leur famille, aux émanations des solvants qui la composent.

4Le luger est un pistolet mis au point en Allemagne au début du XX<sup>e</sup> siècle par Georg Luger et fabriqué par la société Deutsche Waffen und Munitionsfabriken puis par l'entreprise Mauser. Le luger a été l'arme de dotation des forces de l'Allemagne lors des deux guerres mondiales. Il a ensuite équipé un temps les forces de l'ordre de pays comme la France. Les modèles sont dénommés par une lettre en fonction du type de munition qu'ils utilisent et d'un nombre en référence à l'année de leur conception. Ainsi, pour le modèle P08, parmi les plus répandus, il faut lire : calibre Parabellum conçu en 1908. Le luger – parfois écrit aussi lüger – est aujourd'hui une arme prisée des collectionneurs. Sa forme, avec sa molette comme un œil sur la culasse, dans le prolongement du canon, fait que certains en le voyant pensent à une tête de canard ou

d'échassier. De fait, le profil de cette arme se retrouve dans une importante iconographie qui rassemble aussi bien les films noirs réalisés à Hollywood pendant la guerre froide que les reportages ou les photos de/ sur les nazis. Le luger était en effet l'arme de poing utilisée par les officiers et sous-officiers membres de l'armée ou des services de sécurité à l'origine des multiples crimes de guerre et crimes contre l'humanité que l'on sait.

5La Compagnie de Commerce Maritime est une société fondée à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle par l'héritier d'une lignée de latifundiaires du pays, réputés pour leur richesse issue de la période coloniale. La mère, fille d'un propriétaire de métairies sur les plateaux, épousa un Américain qui se piqua d'aventure puis d'écriture quand il vit l'océan depuis le belvédère. Le fils décida d'utiliser une partie de leur fortune pour se faire construire non pas un de ses yachts en bois comme les oisifs de sa génération, mais un navire à vapeur tout d'acier et de rivets. Avec l'argent de son grand-père, les roucou-lades de son père et l'amour de sa mère, il se plut alors à faire du cabotage entre les ports du sud du continent. Bientôt, il poussa ses moteurs à vapeur jusqu'aux États-Unis, sans craindre les aléas du vent et des tem-

pêtes. À la belle saison, il n'était pas rare de voir son père, sur le pont, carnet et stylo à la main, tirant sur sa pipe face aux éléments. Soucieux d'ajouter sa contribution à la fortune des siens, le fils se lança activement dans l'exportation de guano. Ainsi naquit la Compagnie. Gage de réussite, elle recrutait ses mécanos, matelots mais aussi grattes-papiers, chez les fils de la paysannerie des plateaux. Plus l'argent rentrait, plus la taille des navires augmentait. Bientôt, notre entrepreneur se lança dans la création de lignes régulières avec l'Asie. Ce fut encore un succès. Paradoxalement, la Compagnie ne survécut pas longtemps à son fondateur, pas plus qu'à la globalisation dont elle fut pourtant une des précurseurs. L'arrivée des conteneurs, la fin de la dictature militaire puis la concurrence des ports d'Asie provoquèrent sa ruine. Elle fut avalée par une entreprise des États-Unis. Les héritiers n'ont sans doute pas eu la « vista » de leur aïeul. Ils se sont transformés en rentiers. Cloîtrés dans leurs demeures du belvédère à épousseter les recueils de compte ou de poésie, ils ont été forts peu regardants en accordant leur soutien aux militaires. En retour, ces derniers étouffaient les incartades de leurs rejetons lorsque, trop pleins d'alcool et/ou de racisme, ils se livraient à des dégradations dans les bars du

port ou brisaient les têtes et les grèves sur les docks. Les petits eux n'ont pas oublié.

6Il ne s'agit pas de ces restaurants – très rares au demeurant – où la gastronomie justifie des prix uniquement abordables pour les bourgeois du belvédère mais plutôt de ces « cantines » où cuisinières et cuisiniers servent aux travailleurs du port des plats transmis par les traditions des familles et composés avec des ingrédients du cru.

7Sur les debouts on évitera d'en écrire trop. Laissons-les dans les brumes des plateaux.

8Non, n'insistez-pas !

9Écrire leur nom, c'est déjà trop en dire !

10Encore ! Voir plus haut !

11Lire leur nom suffit à ce qu'ils vous hantent à jamais. Tenez-vous le pour dit ! Nous espérons d'ailleurs que vous NE LISEZ PAS CE TEXTE À HAUTE VOIX !

12Pas fanées ! Pas fanées les fleurs, plutôt séchées. Ces bouquets de soleil viennent des plateaux et ils remontent à loin. Ils sont encore réalisés par les enfants d'une maison lors de la première saison sèche après sa construction. Les fleurs, tout juste cueillies dans les environs, sont assemblées

pour former une composition avec, au centre, un chardon entouré d'une couronne de dents de lion. Des violettes sont glissées pour relever le jaune orangé de l'ensemble. Puis, le pied du bouquet est serré avec une ligature en ficelle à poulet. Ensuite, il est suspendu tête en bas, à un clou fiché au plafond dans la pièce de la maison. Il va rester là des mois, des années, à sécher, à prendre la poussière et à veiller sur le sommeil des habitants. Il ne sera détaché qu'après la mort de l'ultime membre de la famille et il l'accompagnera dans la tombe. Si l'habitation change de propriétaire, le dernier survivant se doit de déposer le bouquet sur la tombe des siens avant de quitter les lieux et qu'une autre famille ne s'installe. Pour les ethnologues, ces bouquets de soleil sont non seulement le signe de l'ancrage des habitants à la terre des plateaux et au soleil qui nourrit et protège, mais aussi la représentation de l'expérience de toutes ces générations qui ont vécu sous le même toit. Les premiers habitants des bicoques ont créé leur bouquet de soleil avec des chardons et dents de lion apportées des plateaux. Mais bientôt, cette espèce de ciguë qui pousse dans les cours des bicoques ou dans les interstices des marches des escaliers s'est imposée. Certains habitants des bicoques qui ont pu progresser dans la

hiérarchie de la société en devenant bureaucrates pour l'État ou pour une compagnie, se sont installés au belvédère et ont pu ainsi bénéficier pour leur bouquet des plantes du jardin de leur demeure.

13 Voilà, vous en savez un peu plus sur eux  
(Voir notes 7,8,9,10 et 11).

Écrit *entre juin et décembre 2021* à partir des propositions du *cycle d'été « faire un livre »* de Tiers-Livre Éditeur.

On l'a vu revenir de loin. On a été prévenu.  
On l'espérait tant son retour. Une fête.  
Même les bestioles et les fantômes à l'attendre avec nous dans la nuit.